

GEORGES HYVERNAUD

Le wagon à vaches

LE DILETTANTE



Georges Hyvernaud

Le wagon à vaches

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda
Le wagon à vaches a paru pour la première
fois aux Éditions Denoël en 1953.

© Éditions Le Dilettante, Paris, 1997.
ISBN 978-2-84263-356-1

Je ne choisis pas mes amis.

STENDHAL.

Bourladou me demande souvent :

– Enfin, qu'est-ce que tu peux bien y foutre, dans ta chambre, tout seul, comme ça, des soirées entières ?

Parce que lui, Bourladou, dès qu'il ne parle pas à quelqu'un, il s'emmerde.

Ce que j'y fous, ça ne regarde pas Bourladou. Ni personne. J'y creuse mon trou. On a quand même bien le droit de creuser son trou.

– Je lis, tu sais, je travaille...

– Ah oui, fait Bourladou.

Creuser son trou dans l'épaisseur de la ville et de la nuit. Et s'y blottir, s'y gratter, s'y lécher, en attendant le sommeil et la mort.

Bourladou regarde des bouquins épars sur ma table, et se demande ce que ça peut bien être, mon travail.

– Si encore tu avais la radio, dit-il.

Pas besoin de radio. On n'a qu'à s'asseoir sur son lit. À rester là. À écouter le petit bruit obstiné que fait la vie.

J'ai tiré mes huit heures chez Busson frères, Eaux gazeuses. Maintenant je suis assis sur mon lit. Voilà. Assis entre quatre murs miteux revêtus de papier rouge. Derrière les murs, il y a d'autres vivants. Des demi-vivants. Éreintés et flasques, comme moi. Il y a la Folle et les deux Vieux. Il y a Iseult. J'épie de faibles gargouillis de voix, le choc lointain d'un pot à eau contre une cuvette...

Iseult : c'est Bourladou qui surnomme ainsi cette grande fille sèche et amère. Elle est vendeuse dans une quincaillerie. Bourladou, quand il est d'humeur égrillarde, feint de croire que nous couchons ensemble.

– Mes compliments, mon vieux lapin, tu ne dois pas t'embêter avec cette petite.

Je m'applique à rire d'un air fin.

– Une femme qui a du tempérament, dit Bourladou, ça se voit. Et de la ligne, du chic, du sex-appeal.

Iseult, chaque samedi, part pour un quelconque camping. Je la rencontre dans l'escalier, accablée d'un baluchon grotesque. Dix kilos de godasses aux pieds. D'une culotte de boy-scout

sortent de maigres jambes brûlées. C'est ça, Iseult. Trente heures de camping et le reste de la semaine dans sa quincaillerie. Et ainsi de semaine en semaine. Un petit destin bien bouclé. Un destin d'insecte, dans le genre du mien et de pas mal d'autres. Et encore, destin, c'est un mot plutôt excessif pour désigner ce consentement morne à l'existence.

Les deux Vieux doivent se quereller. Elle lui reproche ses cigarettes. Quarante-cinq francs le paquet. On voit bien que ce n'est pas toi qui gagnes les sous.

– Je n'en ai fumé que deux, dit le Vieux.

– Ça fait encore deux de trop, dit la Vieille.

Des murs, et des gens entre des murs, avec leurs disputes, leur fatigue, cette aigreur, cet écœurement des fins de journées.

Bourladou a retiré sa belle veste pelucheuse. Retiré sa montre, ses lunettes. Retiré ses fausses dents. Peut-être qu'en ce moment il parle de moi à Mme Bourladou, qu'il lui affirme que je suis vraiment un pauvre type. Mme Bourladou étend de la crème sur sa couperose. Elle répond, j'espère, que j'ai l'air comme ça, mais qu'au fond...

– Un garçon très cultivé, je t'assure. Il lit des tas de choses.

Bourladou fait tch tch. Il est en caleçon. Il

s'agite. Une manière de monstrueuse volaille. Il se gratte les fesses. Il songe qu'il grossit, qu'il devrait se remettre à la culture physique. « On pourrait l'inviter un de ces soirs », dit Mme Bourladou.

– Inviter qui ? demande Bourladou. Ah oui. Je pensais à autre chose. Bien sûr, on pourrait.

Il écarte les jambes, tente d'atteindre de sa main droite son pied gauche, de sa main gauche son pied droit. Excellent exercice pour les abdominaux. Mme Bourladou, en chemise de nuit (rose pâle), le considère :

– Tu es fou. Juste après ton repas.

– Je me rouille, soupire Bourladou en se redressant.

Il va se coucher. Ils vont tous se coucher, les gens. Et les dentiers vont se coucher dans des verres d'eau, les lunettes dans des petits étuis noirs, les montres sur les tables de nuit. C'est le moment où l'humanité se défait, s'éparpille, tombe en morceaux, renonce aux apparences cohérentes qu'elle assume seize heures par jour. L'heure de vérité. Tout ce qu'on maintenait si soigneusement ensemble, les vraies dents et les fausses dents, les vrais cœurs et les faux cœurs, les faux cols et les vrais cous, les veuves et les voiles de deuil, les jambes et les bas nylon, tout ça se détache, se délie, se sépare. Assez divertissant à

imaginer. Mes compatriotes au fond des lits, parmi les éléments de leur décence et de leur importance. Il n'y a plus que les dos des chaises qui portent des vestons. Et plus que les vestons qui portent des décorations...

Mon collègue Porcher va se coucher. Dans la cuisine pavoisée des langes qui sèchent au-dessus du fourneau, sa journée s'achève en bruits d'eau, en larmes d'enfants et en prières du soir.

Le dernier-né dort depuis longtemps : il a six mois, rien à en dire. L'aîné des gosses récite sa leçon de système métrique. Porcher surveille les multiples et sous-multiples du gramme. En même temps, il combat sa rhino-pharyngite au moyen d'eau bouillante et de comprimés jaunes. Cassé en deux, le visage enfoui dans un ustensile émaillé, il s'échaude mais il tient bon. Il faut montrer aux enfants qu'on a du caractère.

– Mimile, demande Mme Porcher, tu as bien fermé la porte du jardin, n'est-ce pas ?

Elle tente, Mme Porcher, d'extraire de ses vêtements une Loulou hurlante. Toutes les inquiétudes des soirs l'assaillent à la fois. Madeleine, tu as pensé à faire pipi ? Émile, tu n'a pas oublié la pendule ?

– Wmmm, répond Porcher du fond de l'inhalateur.

De la pièce à côté vient la voix sage de Madeleine : qui êtes aux cieux, donnez-nous aujourd'hui...

– Le décagramme, récite Jean-Paul.

– Donnez-nous aujourd'hui, ânonne Madeleine, aujourd'hui...

– L'hectogramme, dit Jean-Paul. Le kilomètre.

– Wmmm, fait Porcher, dont le bras gauche, le seul qui soit libre, s'agite avec sévérité.

– Le stère, risque Jean-Paul.

– Wmmm, rugit Porcher. Le bras s'agite avec une véhémence accrue.

– Maman, implore Madeleine, je ne me rappelle plus ce que c'est qu'il y a après aujourd'hui.

– Le décalitre, hasarde Jean-Paul, le pentagone...

– Cet enfant est idiot, s'écrie Porcher qui tire de l'entonnoir un nez ruisselant et l'y replonge précipitamment.

– Notre pain, complète Mme Porcher. Notre pain de chaque jour.

Donnez-nous la tambouille et la lessive de chaque jour. Donnez-nous nos huit heures de bureau de chaque jour. Nos quatre cent quatre-vingts minutes de bureau et nos dix minutes d'inhalation. La pendule, le seau à charbon et le compteur à gaz. De chaque jour. Donnez-nous nos claques, nos prières et notre arithmétique de

chaque jour. Le gramme, le centigramme, le milligramme, le millimilligramme. Et ne nous laissez pas succomber à la tentation. Loulou, voyons, lève les bras. Recommence-moi ça mon garçon et délivrez-nous du mal ça ne s'appelle pas savoir si tu ne lèves pas les bras tu vas avoir une gifle priez pour nous pauvres pêcheurs Milou pourrais-tu me passer une serviette le décagramme l'hectogramme non pas celle-là une bleue aujourd'hui le kilogramme aujourd'hui aujourd'hui je te l'avais bien dit que tu aurais une claque tu pleureras pour quelque chose...

– Je me rappelle plus après aujourd'hui, crie Madeleine.

– Comme à l'heure de notre mort, crie Mme Porcher, brandissant un gant de toilette au-dessus de Loulou éperdue.

– Comme à l'heure de notre mort, répète docilement Madeleine.

À l'heure de notre mort... Qui viendra après toutes ces heures de notre vie qu'on aura passées à récurer les casseroles, à copier des factures, à élever des enfants pour les casseroles et les factures... Ces heures de notre vie dont nous n'avons pas fait grand-chose, et voilà qu'elle se râte, notre vie, et s'use, qu'elle s'effiloche comme une veste de bureaucrate. On s'est frotté à tant de gens. On a été mouillé par tant de pluies. Il en

tombe, de la pluie, sur une vie d'homme. Sur nos vies à nous autres, le petit monde, monde des petits maux et de vie vivotante.

Sur la vie farouche et maladroite d'Iseult. Sur la vie de Porcher. Sur la vie des deux Vieux qui se demandent ce qu'ils sont venus faire dans la vie.

Lui, le Vieux, il a été comptable, dans le temps. C'est un collègue. Il a une belle écriture. Les gens lui en font compliment : il n'y a plus que ça qui lui rende de la fierté.

– Il n'est bon à rien, dit la Vieille, de sa voix basse, furieuse.

Quand je rentre, le soir, il m'arrive de rester un moment avec eux, dans la cuisine, en bas.

Il faut d'abord suivre un couloir dont je reconnais l'odeur froide et pourrie : c'est l'odeur de mon enfance, je ne m'en suis jamais débarrassé – une odeur que j'ai dans le sang, comme une vieille vérole. Après, on pénètre dans une grande pièce presque vide : la table, trois chaises, un fourneau – juste l'indispensable. Tout cela d'une propreté minutieuse et misérable.

Le Vieux retire sa casquette dès qu'il m'aperçoit, avec un empressement gauche. On n'est jamais trop poli quand on est pauvre.

La Vieille, tout en repassant du linge (on lui donne des petits travaux à faire, par charité) me

détaille ses ennuis. Il est question de loyer et de médecin, et d'un frère qu'elle a qui est agent voyer. Toute ma vie j'aurai entendu parler de médecin et de loyer. Le Vieux écoute humblement. Il n'est bon à rien. La fille est assise auprès du fourneau, fixant sur nous des yeux qui ont l'indifférence de l'eau.

– Vous pensez, avec ma pauvre fille...

La fille sourit, d'un sourire intolérable, sans intention et qui n'a pas l'air de lui appartenir.

– Elle n'est pas méchante, dit la Vieille. Seulement, elle n'a goût à rien. Il faut tout lui dire. Elle reste là toute la journée, comme vous la voyez, sans bouger. Pas la peine de lui parler, elle ne répond pas, ou bien c'est oui, non. Ah, il y a des jours où on se demande ce qu'on est venu faire sur la terre.

On est venu repasser du linge. Repasser ses peines. Repasser ses jours. Repasser sur tous ses pas, de jour en jour. Sur tous ses mots, sur tous ses maux. D'heure en heure, jusqu'à l'heure de notre mort.

Nous sommes de la même race, ces gens-là et moi. Je regarde avec un dégoût fraternel la tête tremblotante du Vieux, sa casquette et ses chaussons. Je ressemblerai à ça au bout d'un certain temps.

Et puis viendra l'heure de ma mort. Couronne

en perles de verre offerte par le personnel de la maison Busson frères. Discours du patron. Le patron se fait un devoir de prononcer, sur leur tombe, l'éloge de ses employés. On peut y compter. Après avoir servi fidèlement le commerce des eaux gazeuses, nous avons droit à une oraison funèbre. On la connaît d'avance, parce que c'est toujours la même qui sert, elle est inusable. Le patron change seulement le nom et quelques dates. N'empêche qu'il y a là un important privilège moral. Tout le monde n'en a pas autant, à l'heure de sa mort.

Mon oncle Ulysse, par exemple...

Mon oncle Ulysse était devenu un pas-grand-chose à force de malheur et de boisson. Mais mon père l'aimait bien quand même, et on racontait dans la famille comment il avait fait le voyage de Brest, un voyage qui coûtait cher, tout exprès pour assister à son enterrement.

Ces enterrements-là ont lieu à l'aube, quand les villes dorment encore. On enterre les pauvres en vitesse, discrètement. Mon père est resté une partie de la nuit assis sur un banc de bois, dans la gare, afin d'éviter des frais d'hôtel. Au petit jour, il est allé attendre près de l'hôpital. Il a vu sortir un corbillard, qu'il a suivi.

C'est une chose qui lui fendait le cœur d'être là tout seul, dans ces rues où il ne connaissait per-

sonne, derrière cette noire guimbarde brinquebailante. Une fois le cercueil déchargé au cimetière, il est allé dans un café voisin, pour se réchauffer avant de retourner à la gare, et parce qu'il sentait le besoin de parler à quelqu'un de son frère Ulysse qui n'était pas pire qu'un autre, mais qui n'avait pas eu de chance de tomber sur cette femme, une vraie garce, et c'est de là que tout était venu.

En causant avec l'homme du café, mon père a appris qu'il y avait souvent plusieurs convois de pauvres, le matin. Il n'avait pas pensé à ça, c'est drôle. Il aurait dû se renseigner. Alors il est revenu à l'hôpital pour savoir. Et c'était bien ce qu'il craignait : le cercueil qu'il avait suivi n'était pas le bon.

Le petit écrivain raconte sa petite vie.

ALBERT THIBAUDET.

Voilà ce que j'y fais, le soir, chez moi. Je dis *chez moi*, encore qu'il n'y ait pas grand-chose à moi là-dedans – mes savates, quelques livres, une lampe à alcool. Le reste, c'est aux Vieux. Ils louent cela au mois. La commode infirme, la chaise, la cuvette émaillée : douze cents francs par mois. Je ne sais pas qui s'est servi avant moi de ces choses, quelles tristes gueules a réfléchies le miroir boueux, quels corps ont cherché leur paix sur ce lit de fer à boules de cuivre. C'est mieux comme ça. Je ne tiens pas aux héritages et aux meubles de famille. Une chambre à douze cents francs, ça procure une impression rassurante d'anonymat. On est toujours trop visible, trop distinct. Ici, je suis vraiment n'importe qui. Le type quelconque qui passe parmi des objets sans histoire.

Je fume. Je rêvoche à la vie des autres. Je bats et rebats des souvenirs comme les cartes d'une réussite. Et quand j'en ai assez de ma rêvacherie, je prends du papier et je me mets à tracer des mots. Une manie d'homme solitaire. S'asseoir devant du papier et tracer des mots. Il y en a qui découpent des journaux illustrés. Il y en a qui regardent des prospectus d'agences ou des cartes de géographie. Chacun ses plaisirs. Moi, c'est les mots. J'essaye, avec des mots, de faire apparaître des moments, des visages, des fragments d'existence. J'ai toujours eu ces goûts-là. Mettre des mots à côté des mots, sérieusement, soigneusement. En cherchant le plus court chemin d'un point à un point-virgule.

Bourladou pense que j'écris un livre. Je ne sais trop comment il s'est mis cela dans la tête. Tu finiras bien par nous publier quelque chose un de ces jours, disait-il avec des clins d'yeux perspicaces. Au début, je ne répondais ni oui ni non, je me défendais mal. Supposition flatteuse, au fond. Ça chatouillait en moi de vieilles vanités. Ça me donnait un peu d'importance et de mystère. Et peu à peu, à force d'en parler, c'est devenu une chose admise qu'il y avait, caché quelque part, dans ma chambre, un manuscrit qui croissait doucement comme un potiron sous le feuillage.

Un petit mensonge anodin, mais qui a pris de la consistance. L'aplomb m'est venu, j'entre dans

le jeu. À présent, je fais aux Bourladou des confidences sur la marche de mon travail. Évasive-ment, bien sûr, à mots couverts, avec des réserves et des pudeurs.

Je dis que j'avance, que je me sens en forme, que ça prend tournure ; ou au contraire que je suis dans une mauvaise période, que je ne fais plus rien de bon – et les Bourladou me réconfortent gentiment.

– Ça va te rapporter gros, m'assure Bourladou.

– C'est un roman, n'est-ce pas ? demande Mme Bourladou.

– Une espèce de roman. Une chronique plutôt...

– Ah oui, une chronique.

– Ou un essai, si vous aimez mieux.

– Un essai ?... Tiens...

– Enfin, un livre où il ne se passe rien. On en écrit beaucoup comme cela en ce moment, vous savez. Pas d'intrigue, de petites histoires : plutôt des expériences, des rencontres, des...

– Je vois très bien, affirme Mme Bourladou.

– Curieux, dit Bourladou. Je n'aurais pas cru.

Ils voudraient connaître le sujet : il n'y a pas non plus ce qui peut s'appeler un sujet. Et le titre ? Dis-nous au moins le titre, implore Bourladou.

– Voyons, c'est ce qu'on trouve en dernier lieu, le titre.

– Bien sûr, fait Mme Bourladou.

Je vais de temps à autre faire une visite à Mme Bourladou. Tout ce que j’entretiens de rapports avec le beau monde. Elle m’accueille par des gloussements de petite fille. Sa face crémeuse exprime le ravissement. Mais il y a une éternité qu’on ne vous voyait plus. Mais qu’est-ce que vous devenez ? Mais si, mais si, vous allez prendre une tasse de thé...

Mme Bourladou apprécie ma conversation. Avec moi, on peut aborder les grands sujets. La Littérature. L’Art. Mme Bourladou connaît le nom de plusieurs peintres modernes. Elle lit *Le Figaro littéraire* et des romans où il est dit de l’héroïne que sa poitrine palpite sous son corsage léger.

Elle sait par cœur des poèmes, qu’elle dit d’une voix duveteuse et frissonnante :

*Je n’entends que mon cœur qui bat
Tout bas tout bas tout bas tout bas.*

– Des vers d’Aragon, mon cher. Que voulez-vous ? Il a beau être communiste, c’est un grand poète, on ne peut pas lui refuser ça. Comme je le dis souvent à Athanase, votre politique, moi ça m’est bien égal, je ne regarde que le talent. Qu’est-ce que vous avez à sourire ?

Mme Bourladou m’accorde de l’originalité, de

l'indépendance et des connaissances étendues. Dommage qu'il y ait dans ma nature une épaisseur, une vulgarité qui ne lui échappent pas. Ainsi cet urinoir... Je devrais savoir qu'un urinoir n'est pas un objet à évoquer dans un salon.

Je fréquente assidûment l'urinoir de la rue des Deux-Églises. À six heures, en sortant de la maison Busson frères, nous ne manquons jamais d'y pénétrer, mon collègue Porcher et moi. Je trouve là de quoi amplement réfléchir sur l'espèce humaine et sur l'acte d'écrire.

À en juger par son style festonnant et emphatique, l'urinoir de la rue des Deux-Églises doit dater des dernières années du dix-neuvième siècle. Avec le temps, il s'est rouillé, cabossé et délabré. Il en émane une puanteur triste.

– C'est malheureux de voir ça, grogne mon collègue Porcher.

Il déplore l'incurie, c'est son mot, d'une municipalité qui néglige à ce point les édifices publics. « Ça se prétend socialiste, et ça n'est même pas foutu de repeindre ses pissotières. » Je lui accorde qu'il suffirait d'un pot de peinture pour redonner à ce mélancolique assemblage de tôle une apparence décente et même coquette.

– Je vois ça en gris, dis-je.

– Plutôt en vert, dit Porcher, c'est plus gai.